

Il y a 62 ans : Armand Abel

Armand Abel (1903-1973) fut professeur d'islamologie à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'U.L.B., après une carrière de près de 30 ans à l'Athénée de Schaerbeek.

Sa production scientifique fut très variée, mêlant des monographies très spécialisées sur l'orient musulman à des contributions très générales dans le domaine des sciences morales.

En 1947, il a publié l'article qui suit dans la *Revue de Médecine et de Pharmacie*¹, qui fut l'“ ancêtre ” de notre *Revue Médicale de Bruxelles*.

A lire ce texte, on constate qu'il n'a pas perdu de son actualité, et on ne saurait qu'engager les jeunes générations à en prendre connaissance.

A l'heure où un certain nombre d'étudiants, mais aussi quelques-uns de nos collègues, tendent à “ banaliser ”, voire à négliger les valeurs qui sont les nôtres, la lecture de l'article de A. Abel est de nature à rappeler aux lecteurs les principes qui fondent la singularité de notre *Alma Mater*, et le sens du combat qu'il nous appartient plus que jamais de mener dans une société menacée par le retour des religions, le fanatisme et l'irrationnel.

S. Louryan,
Rédacteur en Chef.



¹ 3ème année, numéro 1, 1947.

La Franc-Maçonnerie et la Science

Pourquoi venir parler de la Franc-Maçonnerie à des étudiants?

À des étudiants de l'U. L. B., on a le droit de le faire, et peut-être le devoir, malgré la discrétion à quoi l'on peut se trouver tenu envers cette Association qui se veut secrète. On a ce droit et peut-être ce devoir, car l'Université Libre est née d'un grand effort maçonnique. Ce fut, en effet, dans la Loge des Amis Philanthropes que, dès l'année 1853, fut décidée la création de l'établissement d'enseignement supérieur qui s'appela d'abord Université Libre de Belgique. Théodore Verhaegen, qui fit le premier don au trésor de l'Université, et mena l'action qui aboutit à cette création, présidait alors aux destinées de cette Loge.

Les nombreux souvenirs qui unissent l'Ordre Maçonnique à l'Université et qui, jusque dans les années récentes de la guerre, ont témoigné que l'U. L. B. demeure fidèle à ses origines, autorisent le choix de ce sujet, s'adressant aux étudiants.

Traiter le sujet est pourtant malaisé. Il y a d'abord le secret maçonnique qui nous interdit de faire état de l'activité intérieure des Loges, de la personnalité de leurs membres. Ce serait d'ailleurs la pire façon de conduire notre exposé, que de nous livrer ici à un chantage au prestige, en parlant aux étudiants de quelque chose qu'ils ne pourraient connaître que par nous. Il y aurait là un mélange de dogmatisme et de recours à l'autorité qui serait la négation même de l'esprit de la Maçonnerie et de celui de l'U. L. B.

En fait, cette conférence a pour but de nous permettre de nous mieux comprendre, de confronter nos points de vue sur un sujet : la science, qui doit être notre principal point de rencontre avec des étudiants. Il nous paraît bon de dire ce que les Maçons ont cru donner à l'U. L. B. lors de sa création, il nous paraît bon que les étudiants réfléchissent et se rendent compte de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils feront de ce don. Il va de soi que cet entretien n'est pas, ne peut et ne veut être un appel au recrutement. On ne devient Maçon que lorsqu'on est né pour l'être, et la Maçonnerie, en se cooptant ceux qu'elle veut

être une élite, ne cherche jamais à devenir une puissance numérique.

Lorsque, le 20 novembre 1854, dans la salle gothique de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, eut lieu la séance inaugurale de l'U. L. B., le vieux Baron, qui allait être avec honneur l'éminent secrétaire de la nouvelle institution, et l'un de ses professeurs les plus distingués, prononça un discours dont nous extrayons quelques lignes qui éclairent l'esprit dans lequel cette œuvre a vu le jour :

« On pouvait voir en elle — l'Université catholique de Louvain — un remède souverain au mal qui minait l'instruction; mais selon nous, elle aussi était impuissante à le guérir. Pour nous donc, comme pour elle, le temps était venu d'agir.

«... L'épiscopat belge, dans la création de l'Université Catholique, a exercé un droit incontestable, un droit que nous sommes d'autant moins disposés à lui disputer, qu'il découle d'un principe à nous, et non pas à lui. Nous respectons comme chose du domaine de la conscience, comme résultat d'une conviction profonde et sincère, son opinion, lorsqu'il pense que *les beaux-arts et les sciences doivent être enseignés par des maîtres orthodoxes et professant les principes, non seulement du christianisme, mais de la religion catholique romaine*; qu'il est nécessaire que tous les fonctionnaires de l'Université fassent profession de foi et prêtent serment entre les mains du recteur, qui lui-même jure et promet *fidélité et obéissance au corps épiscopal de la Belgique*, soumis à son tour aux décrets incontrôlables du Souverain Pontife...

« Les évêques belges ont voulu suspendre tous les chaînons des sciences humaines à l'anneau scellé par le catholicisme dans la pierre antique de l'apostolat...

« Mais une autre opinion s'élève parallèlement à la leur, ..., c'est que les sciences purement humaines, sous peine d'être imparfaites et tronquées, doivent rester entièrement en dehors du catholicisme...

« En effet, messieurs, rendre nos concitoyens, et s'il se pouvait, tous les hommes, plus heureux et meilleurs, ce doit être là, aujourd'hui, l'objet non seulement de notre nou-

velle faculté, mais de tout notre enseignement; ce doit être là le lien véritable de nos doctrines, l'unique fin de nos travaux. L'humanité saine ou souffrante, innocente ou dépravée, gouvernée ou gouvernante, riche ou pauvre, mais toujours l'humanité, voilà, dans toutes les voies intellectuelles et morales, l'étoile où doivent se diriger sans cesse les regards, le but où doivent tendre sans cesse les efforts.

» ... Nous avons aussi un serment à prêter, non entre les mains et aux genoux d'un homme, mais debout, devant nos concitoyens, dans l'un des vieux temples des libertés flamandes, les premières libertés de l'Europe : nous jurons d'inspirer à nos élèves, quel que soit d'ailleurs l'objet de notre enseignement, l'amour pratique des hommes qui sont frères, sans distinction de caste, d'opinion, de nation; nous jurons de leur apprendre à consacrer leurs pensées, leurs travaux, leurs talents, au bonheur et à l'amélioration de leurs concitoyens et de l'humanité. Voilà notre serment, et Dieu nous soit en aide ! »

Ce discours contenait l'essentiel de l'attitude adoptée par la Franc-Maçonnerie en créant l'U. L. B. : promouvoir l'étude des sciences dans la liberté et l'indépendance de l'esprit, en dehors de tout dogme et de toute obéissance, et consacrer les efforts des savants au service de l'humanité.

Ces vieux Maçons en effet, fils de la Révolution Française, étaient imbus d'une idée alors dans toute sa nouveauté, depuis que Condorcet l'avait formulée dans un livre génial: c'est que l'esprit humain, et avec lui l'humanité, est capable de progrès.

Nous avons reçu cette grande idée comme une chose naturelle, et pour la recevoir comme un héritage, nous n'y avons pas attaché assez d'importance : les uns croient au progrès comme à l'effet d'une loi naturelle, quelques-uns le nient, d'autres y voient une vieille idée à l'égard de laquelle leur esprit avide d'être dans le train des idées à la mode, ne conçoit plus qu'une considération doucement dédaigneuse.

Trop peu y voient un fait humain, étroitement lié au développement des activités de l'esprit et à la volonté créatrice permanente des penseurs comme des ouvriers. Et, parmi ceux-là mêmes, il en est trop peu qui songent à ramener constamment leur niveau moral à celui du développement des techniques. Car le progrès moral est, et l'horizon des hommes s'élargit à mesure que s'affine leur sensibilité. Mais là, il règne de nos jours une grande confusion, ce qui permet à certains les chutes

dans le pessimisme, pessimisme politique qui les mène à ne croire qu'aux solutions de contrainte, pessimisme littéraire qui les mène aux doctrines de désespoir ou de résignation, aussi meurtrières les unes que les autres.

Nos vieux Maçons, bien assis sur leur base, hommes d'élite de plain pied avec leur culture, étaient optimistes. C'est pourquoi ils avaient confiance dans le progrès humain, c'est pourquoi, cette humanité qui était leur œuvre, ils la voulurent libre de tout dogmatisme et la lancèrent dans le monde comme cette « bouteille à la mer », image admirable que Vigny sut trouver pour caractériser l'œuvre mûrie que nous confions aux destins humains. Pour eux, ce n'était pas une simple citation littéraire que cette phrase d'un encyclopédiste : « Plus les hommes seront instruits, et plus ils seront libres ». Dans la faillite du monde absolutiste, dans l'écroulement de l'Empire de Napoléon, ils avaient trouvé deux idées : le respect de l'homme, la vénération du savoir. Et, faisant l'analyse de l'une et de l'autre, ils en avaient conclu à l'importance capitale de la science comme guide et comme instrument de contrôle dans cette société basée sur la liberté, qu'ils venaient de voir naître dans la joie, à la naissance de laquelle beaucoup d'entre eux avaient présidé. Quelques années plus tard, le marxisme allait, avec plus d'esprit systématique, adopter le même point de vue rationnel et expérimental.

Dans les deux cas, une même préoccupation domine : celle de la portée sociale du savoir, celle de l'importance qu'il y a, pour la science, de connaître un développement sans contrainte, dans l'espoir que la vérité, qui est une (et qui ne peut être qu'une, puisqu'elle exprime les relations d'un monde physique cohérent), permettra d'organiser au mieux les rapports complexes d'une société humaine en perpétuel devenir.

Et c'est là que s'opposent deux esprits : celui de l'homme qui croit au progrès, et qui en accepte, conséquence inéluctable, l'obligation de revoir constamment les techniques sociales, comme les techniques industrielles, et celui de l'homme qui n'y croit pas, ou qui y résiste, et qui croit que l'on peut s'en tenir à une forme sociale une fois reçue, reposant sur un dogme.

L'Université créée, la Franc-Maçonnerie belge lui laissa donc toute liberté. Elle ne pouvait, et ne voulait, lui tracer une ligne de conduite, car l'article qui définit sa nature la présente comme « une société cosmopolite et progressive, qui ne formule et n'invoque aucun dogme ». Les Maçons de 1834 pen-

saient avec raison qu'ayant fondé une institution d'études et de recherche, c'était aux hommes de science à se charger du reste.

Et ceci nous amène à confronter leur point de vue avec celui du savant, du savant laïc qui croit à la science.

L'attitude de celui-ci pouvait se ramener à cinq points : qu'il soit adonné aux recherches de laboratoire ou à celles de l'érudition, le savant doit, d'abord, rapporter tout aux faits et à l'expérience. Il ne lui appartient, ni comme physicien, ni comme historien, de donner des lois aux faits, de les enfermer dans un système, mais de dégager de leur étude les formules générales qui permettent leur interprétation. Cette attitude première définit la seconde, qui est la vigueur dans le travail, le scrupule dans l'information. Et ceci exige, en outre, l'absence d'idées préconçues, du désir d'avoir raison à tout prix, qui doit céder le pas au respect et à la fidélité aux résultats de la recherche : un fait que l'on dégage d'une étude doit pouvoir être contrôlé universellement.

Cette attitude entraîne encore deux obligations pour l'homme de science, c'est, d'une part, la conscience qu'il a constamment de ce que son œuvre est perfectible, et la tolérance à l'égard des travaux de ses pairs, et, enfin, le sentiment de sa responsabilité humaine, du danger qu'il y aurait à introduire une erreur dans un édifice sur lequel, tant dans la vie pratique que dans le domaine de l'éthique, la société peut seulement se construire.

Cette attitude, faite de confiance et d'optimisme, de respect pour la vérité qui se découvre constamment, d'espoir dans le progrès qui résulte de la découverte, s'identifie avec l'esprit dans lequel la Franc-Maçonnerie avait conçu notre Université.

Car ces gens qui consacrent le meilleur de leurs pensées à réfléchir sur la nature humaine, à bâtir le Temple de l'humanité, avaient tiré de leurs habitudes d'esprit, confrontées avec les faits, le sentiment que la façon d'être de l'homme se transforme à mesure que progresse la science. L'homme qui vint après Galilée ne pouvait plus avoir la même façon de penser qu'avant la résolution de la voie lactée en étoiles, et la confirmation, par l'observation directe, du système de Copernic. Avec le monde fermé des Théologiens du moyen âge, une prison spirituelle s'était écroulée.

Avec le Maçon, et comme lui, le savant sait que l'avenir dépend de la ruine de toutes les Bastilles, de toutes les Inquisitions.

Mais il sait aussi qu'on ne renverse pas

aisément les Bastilles, et que le goût de maintenir les situations acquises, les résultats reçus, donnent aux murailles qui bornent l'horizon humain, le don étrange de renaitre sans cesse. L'esprit même du savant n'est pas toujours à l'abri de ce péril : les résistances que connurent naguère les théories relativistes, qui allaient pourtant apporter à la physique de prodigieux instruments, en sont le témoignage. Une hygiène intellectuelle s'impose donc au savant. Et c'est ainsi que naquit, chez nous, dans la ligne même de ces confrontations souvent audacieuses auxquelles les Maçons se livrent sous le couvert du secret, la doctrine du Libre Examen. Libre examen, c'est-à-dire esprit dégagé de tout dogme en face de la recherche, soumission aux faits, libre discussion des méthodes et des résultats, soumission seulement à l'évidence, tels sont les traits de cette attitude qui est la nôtre, qui doit être celle du savant, comme celle de tous les sociologues qui veulent faire le salut de l'homme par l'homme, et par lui seul.

Et j'aimerais, ici, à souligner un instant le caractère positif de l'attitude de celui qui pratique le Libre Examen. Car il ne s'agit pas d'une tolérance veule, d'une molle indifférence. Les résultats de la recherche auront toujours, ne l'oublions pas, une conséquence dans notre vie. Autant il nous faut considérer avec intérêt et avec respect toute recherche, toute hypothèse, autant il nous faut apporter de zèle et de vigueur dans sa critique, de fidélité à nous conformer à ce qui est évident. Le précepte maçonnique « Réjouis-toi dans la justice, courrouce-toi contre l'iniquité », trouve son application ici : la recherche scientifique n'admet ni les faussaires, ni ceux qui usent de prestiges.

Le Libre Examen n'est pas une porte battant à tous les vents.

Comme la science, enfin, la Franc-Maçonnerie est une puissance qui tire sa signification seulement de sa valeur spirituelle. Elles sont toutes deux — rappelez-vous le discours de Baron — au service de l'humanité. Aucune des deux ne prétend s'asservir les hommes. Pour le Maçon, comme pour le savant, la vie humaine est la grande chose, en vue de quoi toute action doit se dérouler. Leur lutte doit être menée seulement contre les puissances de l'ombre, contre ce qui veut asservir et diminuer l'homme. Et la devise de notre Université en est le témoignage infiniment répété. Il faut, sans cesse, et avec vigilance, mener le combat pour entretenir les conditions de la libre recherche de cette vérité toujours per-

fectible, dont la découverte transforme sans cesse les destins de l'homme.

Et c'est à une philosophie du devenir que ceci nous amène. J'avoue que la position est difficile à tenir, et qu'il faut avoir l'âme ferme pour se résoudre à l'effort continu, sans jamais espérer connaître de repos, même dans la mort. Et sans doute les dogmatismes font-ils là une part plus belle à la paresse humaine. Mais, depuis que le monde est monde, de quelle somme de souffrances il lui ont fait payer cette facilité qui n'est pas moins méprisable que la mollesse que Montaigne, mauvais père et mauvais citoyen, prétendait trouver dans le doute, dont tant de sceptiques légers se parent aujourd'hui comme d'un mérite!

Et peut-être faut-il chercher dans le trouble que fait naître en nous la découverte de ce perpétuel devenir, une des causes de l'actuel dérèglement de l'esprit. Mais combien d'autres causes encore! Les techniques ont, d'une part, développé un sentiment de sécurité et d'aisance que contredit la terreur de leur emploi dans la guerre et leurs effets sur la vie des travailleurs; l'enseignement, mal adapté aux besoins de ce temps, perd de plus en plus l'effet créateur de l'humanisme pour tourner à la scholastique ou au mandarinate, dont le scepticisme léger, lieu d'évasion pour les privilégiés qu'effraie notre vie, aggrave les effets, avec le dilettantisme. Parlerai-je de la conception de l'art pour l'art, que certains prétendent étendu jusqu'aux sciences, et qui ôte aux savants leur fécond ressort: le sentiment de leur responsabilité, de leur valeur humaine?

Mais ce n'est pas tout: si je voulais tracer un tableau plus complet, je devrais dénoncer ces théories que les tenants du dogmatisme ont, entre les deux guerres, habilement insinuées dans les lettres, en niant le progrès, en amenant à leur suite un découragement dont les régimes totalitaires ont habilement fait usage. En fait, le vieux monde qui va mourir, qui meurt tous les jours, essaie de se défendre en créant le découragement et la confusion dans les esprits, en abusant du besoin de certitude, pour introduire des solutions faites d'autorité et de facilité.

Assisterons-nous à la chute de notre espèce dans un nouveau moyen âge, où l'auront poussée les doctrines de résignation, d'abdication? Car, ne l'oublions pas, le destin hu-

main doit se faire chaque jour. Il n'est nulle part écrit qu'il sera ceci ou cela, il n'est point, hors des mythes oubliés, de livre du destin.

Si, donc, nous sommes dignes de nos pères, les fondateurs de l'U. L. B., dignes de la fonction que la science nous impose, il nous faut adopter cette philosophie de la vie en marche, du devenir perpétuel. Il nous faut y plonger sans hésiter, et pratiquer les fortes vertus que ce choix nous impose. Il nous faut renforcer la conscience humaine en mettant à la portée du grand nombre les résultats acquis de notre savoir. Pour cela, rénover notre enseignement, multiplier les lieux de l'enseignement populaire, et surtout faire sentir combien le savoir positif est indispensable au citoyen. Il nous faut entretenir en nous l'esprit de recherche et de disponibilité, enfin, il nous faut, à tout prix, mettre la connaissance de l'homme au niveau des connaissances physiques, car il faut à tout prix adapter notre vie aux besoins de notre temps.

Entre les attitudes commodes du dogme et les lâchetés du renoncement, d'une part, et l'attitude difficile de la vie, d'autre part, nous choisirons — car il n'est pas d'autre salut, d'ailleurs — de continuer notre effort et de promouvoir l'humanisme basé sur la pratique de la raison expérimentale. Car je ne vois, ailleurs, rien d'assuré.

Sans doute, en face des puissances qui prétendent se conserver la possession exclusive du monde, cette lutte sans fin a-t-elle quelque chose d'âpre et qui peut faire reculer.

Mais il nous faut nous dire que nous avons une arme terrible: notre fidélité à la vérité. Et il n'est qu'une vérité, qu'il est périlleux d'oublier; je n'en veux pour preuve que l'épouvantable catastrophe dans laquelle vient de crouler l'hitlérisme, cette doctrine de mensonge.

Pourtant, s'il arrivait que par lâcheté, indolence ou résignation, nous arrivions à nous laisser abattre, si nous étions un jour écrasés et détruits, je crois que l'humanité entière porterait le poids de ce malheur, et, pour reprendre une expression célèbre que ce serait une défaite pour Dieu, ce Dieu que nous portons en nous et dont, à mesure que nous réalisons le destin des hommes, nous préparons l'apparition.

A. ABEL.